

## CHAPITRE VIII

### La beauté de Jésus l'emporte infiniment sur toute beauté créée.

« Si le beau infini nous apparaissait lui-même sous une forme sensible, non plus comme en un miroir ou derrière un symbole, mais en réalité; si pour nous mieux émouvoir, il revêtait la forme humaine dans ce qu'elle a de plus pur et de plus achevé, et qu'il se manifestât à notre intelligence par la plus profonde et la plus suave parole, à notre cœur par le plus tendre amour, à notre sensibilité et à notre imagination par d'étonnants prodiges et par un dévouement poussé jusqu'au suprême sacrifice..., le dernier mot serait dit ici-bas en fait de révélation de la beauté. Or c'est précisément ce que le Fils de Dieu a réalisé en se faisant homme <sup>(1)</sup>. »

(1) Ch. Clair, S. J., *le Beau et les beaux-arts*, p. 23.

Considérée dans l'ensemble de sa personne, la beauté de Notre-Seigneur l'emporte infiniment sur la beauté de toute créature. Jésus est une personne divine, aussi vrai Dieu qu'il est vrai homme. Il a la nature divine en sa plénitude. Il est le Verbe, la seconde personne de l'adorable Trinité, l'image substantielle du Père, sa splendeur éternelle, *la beauté absolue* à laquelle nous avons consacré le premier chapitre de ce livre. Mais parce que cette beauté dépasse trop notre compréhension, nous fixerons plutôt nos regards sur l'humanité sacrée du Seigneur Jésus. Aussi bien, étant accessible à nos sens, elle est l'image, la représentation de Dieu la plus complète, la plus voisine de l'identité, car le voisinage va jusqu'à l'unité personnelle <sup>(1)</sup>.

La beauté plastique de cette humanité bénie a été quelquefois mise en discussion.

Dans un de ses ouvrages, Origène rapporte une vieille tradition d'après laquelle Jésus modifiait profondément les traits de sa personne selon les dispositions de ceux avec qui il se trouvait. Plusieurs textes de l'Évangile semblent confirmer ce dire. Nous voyons le Seigneur passer au milieu de ses ennemis sans qu'ils le remettent <sup>(2)</sup>. Même ses disciples intimes, Madeleine près du tombeau glo-

(1) « L'image de Jésus-Christ transfiguré exprime certainement la péréquation la plus entière de l'essence humaine à l'essence divine. »  
— M. Sully-Prudhomme, *l'Expression dans les beaux-arts*, p. 311.

(2) Transiens per medium illorum ibat. *Luc*, iv, 30.

rieux <sup>(1)</sup>; Cléophas et son compagnon sur la route d'Emmaüs <sup>(2)</sup>; Pierre, Jean et cinq autres sur les bords du lac de Tibériade <sup>(3)</sup> ne le reconnaissent que quand il lui plaît.

Il est certain d'ailleurs, qu'au temps de sa vie mortelle, pour comprendre cet homme extraordinaire et percer à travers son humanité sainte, il fallait, avec la droiture d'intention, la pureté du regard. Parmi les Juifs, ses contemporains, plusieurs sans doute n'accordèrent qu'une attention distraite à la beauté virginale des traits de Jésus; d'autres, comme les pharisiens, y trouvèrent un nouveau motif de jalousie et de haine; seules les âmes droites et sincères obéirent à son irrésistible puissance d'attraction. Ainsi en va-t-il aujourd'hui encore. S'il en est qui savent saisir et apprécier la beauté céleste de la physionomie de Jésus dans l'Évangile, combien, hélas! en qui le sens esthétique est émoussé! A force de se repaître des laideurs de ce monde, l'œil se déprave et finit par voir faux. Combien d'hommes, combien d'artistes professionnels réservent leurs admirations à des beautés toutes matérielles, grossières même — si les deux mots peuvent être accouplés — et les refusent à l'expression surnaturelle des vertus chrétiennes! Combien préférèrent les chairs épaisses de Rubens aux figures transparentes de Fra Angelico!

A vrai dire, plusieurs des anciens Pères de l'Église

(1) Illa (Magdalena) existimans quia hortulanus esset. *Joan.*, xx, 15.

(2) Oculi eorum tenebantur ne illum agnoscerent. *Luc.*, xxiv, 16.

(3) Nemo audebat discumbentium interrogare eum : Tu quis es? *Joan.*, xxi, 12.

ont discuté sur la beauté plastique de Jésus; mais aujourd'hui quel chrétien ne pense avec saint Augustin, saint Jean Chrysostôme et saint Bernard, qu'il faut entendre des traits extérieurs du Sauveur ces paroles du Psalmiste : « Sa beauté surpasse celle de tous les enfants des hommes <sup>(1)</sup>. » « Pour en former les sacrés linéaments et les proportions adorables, le doigt divin épuisa toutes les délicatesses de ses touches, toutes les industries et les ressources de son art infini! *Ecce tu pulcher es, Dilecte mi, et decorus* <sup>(2)</sup>. » Comment le corps de Jésus n'aurait-il pas reçu l'empreinte habituelle de sa très sainte âme, que dis-je, l'empreinte de sa divinité? Plus qu'aucune autre, sa complexion parfaite, merveilleusement apte à se modeler selon les mouvements de l'âme, a dû les traduire par l'expression de la physionomie <sup>(3)</sup>. En fait, l'Évangile en est garant, la divine majesté, la bonté, la tendresse souveraine répandues sur son visage, suffisaient à lui gagner les cœurs au premier aspect. Qu'on se rappelle la promptitude généreuse avec laquelle Jean, André, Pierre et les autres répondent à son appel; l'enthousiasme de la foule qui s'attache à ses pas, le suit dans la montagne, oublie les exigences de la vie, le besoin même de nourriture pour ne pas se séparer de lui <sup>(4)</sup>.

D'après une antique légende, dont Baronius se fait l'écho, le roi Abgar d'Abyssinie, épris des merveilles

(1) Speciosus forma præ filiis hominum. *Psalm.*, xliiv, 3.

(2) M<sup>re</sup> Pie, *Œuvres*, t. VI, p. 246.

(3) Cf. Buathier, *le Sacrifice et le beau*, p. 55.

(4) Ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent. *Marc.*, viii, 2.

qu'il apprend sur la personne du Rédempteur, charge un excellent peintre d'aller en Palestine et de faire le portrait de Jésus. Le pauvre artiste, saisi par la beauté du divin visage, ébloui par sa splendeur, demeure comme paralysé dans son ravissement. Mais Jésus se laissa toucher, prit la toile, la regarda, et fit paraître ainsi, ô prodige! l'image colorée de son visage. Le peintre, tremblant d'émotion, porta l'œuvre au roi Abgar. Plusieurs siècles plus tard, l'église Saint-Sylvestre de Rome se glorifiait de posséder sinon ce tableau, au moins sa copie. Pourquoi faut-il ajouter que cette légende paraît n'avoir aucune authenticité?

Avons-nous plus sûrement les traits du Seigneur sur le voile de la Véronique? Même en supposant certaines l'origine et la conservation de cette empreinte, elle nous montrerait tout au plus l'état affreux où les bourreaux avaient mis le visage de Jésus, alors qu'il n'avait plus ni figure ni beauté <sup>(1)</sup>.

On le voit, il n'existe aucun véritable portrait du Sauveur. Nous n'avons qu'un type traditionnel; mais le fait qu'il remonte aux premiers siècles permet de conclure qu'il doit se rapprocher du divin modèle. Il nous offre « un visage de forme ovale, grave et doux, au front assez vaste, uni et serein, des yeux limpides, pénétrants, avec une de ces nuances insaisissables que l'on a comparée au vert azuré des eaux; des cheveux d'un blond tirant sur le brun et retombant en boucles sur les épaules; un teint clair et modestement coloré; une taille avantageuse sans

(1) Non est ei species neque decor. *Isaïe*, LIII, 2.

être beaucoup au-dessus de la moyenne; un port noble et assuré; enfin un ensemble d'expression où la grâce tempère la majesté <sup>(1)</sup>. »

Depuis dix-neuf siècles, respectueux des traits principaux de ce type, les artistes, peintres ou sculpteurs, se sont mis à l'œuvre pour évoquer sous nos yeux l'image de Jésus. Beaucoup ont donné des chefs-d'œuvre; ils ont particulièrement réussi à représenter le Sauveur mourant. Mais il faut l'avouer, en face de ces merveilleux efforts du génie, tout en tombant à genoux, on sent qu'il faudrait mieux encore, et l'on comprend que les saints nous proclament fort loin de la divine réalité.

« L'ineffable beauté de Jésus-Christ me fait une telle impression — écrit sainte Thérèse — qu'elle est toujours devant mes yeux. Depuis que j'ai eu le bonheur de connaître cette suprême splendeur, toutes les beautés d'ici-bas me paraissent misérables; nul objet ne me touche. Ah! je ne crois pas possible, à moins que Dieu en punition de mes péchés n'efface cette image, que rien soit jamais capable d'occuper et de charmer mon esprit <sup>(2)</sup>. »

On se prend à regretter que la sainte favorisée de la vision du Maître, n'ait pas cherché à traduire sur la toile ses divines impressions.... Mais l'esthétique y eût-elle gagné? Nous nous serions peut-être crus plus près du modèle, et nous aurions oublié qu'ici l'idéale réalité reste et restera à jamais inaccessible à l'art des mortels. La pensée de cette

(1) Buathier, *op. cit.*, p. 57.

(2) *Vie de sainte Thérèse*, par elle-même, chap. 37.

distance comme infinie élève plus l'âme au point de vue esthétique que le plus achevé des chefs-d'œuvre.

Sans aucun doute, la beauté ravissante du Sauveur, dès le temps de sa vie mortelle, était due beaucoup moins à la régularité et au charme plastique de ses traits qu'à l'irradiation de son âme. Comment connaître cette divine beauté tout intérieure? Comment entrevoir, pressentir l'éclat de ses lumières, la sagesse de ses conseils, la flamme de son amour, l'héroïsme de son dévouement?

La doctrine tombée des lèvres du Divin Maître peut nous en donner quelque idée, car sa bouche a parlé de l'abondance de son cœur<sup>(1)</sup>.

Moins belle et moins bienfaisante est la lumière du soleil au sein du monde matériel, que la doctrine de Jésus-Christ dans le monde des âmes. Jusqu'à la prédication du Sauveur, malgré le superbe enseignement des philosophes, l'humanité hésitait sur Dieu et sur elle-même; méconnaissant les devoirs du présent, elle marchait à tâtons vers un avenir incertain. Avec Jésus-Christ, le grand jour éclaire toutes ces questions et nous révèle ce que nous avons à faire comme ce que nous avons à croire : Dieu avec l'unité de sa nature et la trinité de sa personne, l'homme avec sa divine origine, sa royauté et sa dépendance, la chute et le relèvement par l'incarnation du Verbe, le devoir et ses sanc-

(1) Ex abundantia enim cordis, os loquitur. *Math.*, XII, 34.

tions éternelles. Dans la morale du Seigneur Jésus, tous les vices sont proscrits, toutes les vertus commandées; tous les dévouements récompensés, toutes les félonies frappées de flétrissure. L'homme recueillera ce qu'il aura semé.

Les premières paroles du discours sur la montagne<sup>(1)</sup>, l'énoncé des huit béatitudes constitue un code incomparable de perfection morale, où la plus avancée des civilisations trouvera encore beaucoup à apprendre. Pour mettre en plus grande évidence l'élévation et la beauté de cette doctrine des béatitudes, qu'on nous permette de rappeler les trois états de l'humanité : l'état sauvage, l'état civilisé, et l'état chrétien. Leur attitude vis-à-vis du devoir fera mieux ressortir l'excellence de la loi évangélique.

L'homme sauvage méprise le pauvre; l'homme civilisé, même quand il l'assiste, évite de le rencontrer; le chrétien honore en lui l'héritier du ciel et l'entoure de sa sollicitude, car, à l'encontre des idées du monde, le Sauveur a dit : « Bienheureux les pauvres, le royaume des cieux leur appartient. »

Pour réussir, le sauvage compte avant tout sur la ruse et la violence; le civilisé sur le calcul et l'habileté; le chrétien sur la patience, la douceur et la prière, car le Sauveur l'a dit : « Bienheureux les doux, ils posséderont la terre. »

Le sauvage poursuit les plaisirs grossiers; l'homme civilisé, des jouissances raffinées, le chrétien place plus haut ses joies et sait les trouver dans la rési-

(1) *Math.*, V, 1-12.

gnation et l'espérance, car Jésus a dit : « Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés. »

La faim et la soif du sauvage n'ont guère pour objet que ce qui peut assouvir ses appétits corporels; le civilisé veut surtout une pâture à son orgueil et à son ambition; l'homme de l'Évangile soupire après la vertu : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice. »

Le sauvage traite en ennemi quiconque n'est pas de sa caste ou de sa tribu; le civilisé, quand il ne va pas jusqu'à la vengeance, garde le ressentiment du tort qu'il a reçu; le chrétien, lui, pardonne à ses pires ennemis : « Bienheureux les miséricordieux; ils seront eux-mêmes l'objet d'une grande miséricorde. »

Les instincts de la brute emportent le sauvage; l'homme civilisé peut parfois ne pas négliger le décorum jusque dans le déshonneur de ses mœurs; le disciple de Jésus veille sur la pureté de ses sens et de son cœur. Il a lu dans l'Évangile : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, ils verront Dieu. »

Le sauvage n'a pour armes de guerre que ses flèches et sa massue; le civilisé a des fusils, des revolvers et des canons; l'homme de l'Évangile donne et garde la paix au prix des plus grands sacrifices : « Bienheureux les pacifiques, ils seront appelés les enfants de Dieu. »

Enfin, la devise du sauvage est : Malheur aux vaincus; celle du civilisé : Honneur au succès; le chrétien : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. »

Quel ne serait pas le bonheur d'une famille ou

d'une nation gouvernée par de telles maximes? Si de nos jours la société est menacée de ruine, n'est-ce pas pour les avoir oubliées?

Une chose épouvante en ce siècle impuissant,  
C'est la lampe, ô Jésus, qui va s'affaiblissant.

V. HUGO.

Si la splendeur divine de l'âme de Jésus-Christ nous est révélée par sa doctrine, elle le sera bien autrement par les exemples de sa vie. L'âme se trahit plus par les actes que par les paroles. Suivons donc Jésus dans toutes les phases de son histoire. Que de beautés s'y épanouissent! Beautés si grandes qu'aucunes annales des peuples, aucune fiction des poètes n'a rien d'aussi attrayant par sa variété, d'aussi captivant par son unité, d'aussi ravissant par sa splendeur.

Quelles que soient les révolutions de la vie de l'humanité et les vicissitudes de celles des individus, le Seigneur Jésus fait l'unité de l'histoire.

Les siècles qui l'ont précédé l'avaient pour objectif. A peine le désordre est-il entré dans le monde par le péché de nos premiers parents, que Dieu, pour réparer la révolte de la créature, décrète l'Incarnation et promet un Rédempteur. La réalisation de cette promesse exigeait une longue préparation. Il y fallait la formation et la succession des empires. Chaldéens et Assyriens, Mèdes et Perses, Grecs et Romains se précipitent les uns sur les autres, s'entrechoquent et travaillent sans le savoir pour la future diffusion de l'Évangile. Il fallait que les générations humaines, dans une irrémédiable détresse,